



**HAL**  
open science

# La nature pervertie. L'analyse des passions dans La Religieuse de Diderot

Colas Duflo

► **To cite this version:**

Colas Duflo. La nature pervertie. L'analyse des passions dans La Religieuse de Diderot. Colas Duflo, Luc Ruiz. De Rabelais à Sade. L'analyse des passions dans le roman de l'âge classique, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2003. hal-03806429

**HAL Id: hal-03806429**

**<https://hal.science/hal-03806429v1>**

Submitted on 27 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA NATURE PERVERTIE L'ANALYSE DES PASSIONS DANS LA RELIGIEUSE DE DIDEROT

Suzanne, la narratrice de *La Religieuse* de Diderot, présente un caractère assez rare dans l'ensemble des personnages principaux des romans du dix-huitième siècle : les motifs qui président à l'action essentielle qu'elle essaie de réaliser durant tout le roman ne sont pas d'ordre passionnel. Elle le dit à plusieurs reprises – en soulignant du même coup tout autant sa différence avec les autres héroïnes de roman qu'avec les autres religieuses malheureuses de leur état – si elle veut sortir du couvent, ce n'est pas parce qu'une passion la pousse :

On ne dira pas, du moins comme de la plupart des autres, que je sois entraînée hors de mon état par une passion déréglée (LR, 86)<sup>1</sup>.

Avec Suzanne, le lecteur a affaire avec une héroïne sans passions ou qui du moins se dit telle<sup>2</sup>. Cette absence, presque invraisemblable dans l'univers romanesque du XVIII<sup>e</sup> siècle, de caractère passionnel des motivations de Suzanne la constitue comme révélateur de l'état des rapports passionnels dans la société dans laquelle elle vit. Or, cet état est mauvais ; les passions dans *La Religieuse* sont l'expression d'un mauvais rapport social, non conforme à la nature, qui produit le malheur général.

Il faudra ici tout d'abord montrer comment l'aliénation conventuelle est présentée dans *La Religieuse* comme le prolongement d'un état de la société qui fait du rapport passionnel une source de malheurs. Il sera alors possible d'analyser de quelle façon les couvents présentent dans *La Religieuse* ce que l'on peut appeler un « régime du faux », dont la conséquence est la folie, si présente dans ce roman sous ses diverses formes. Enfin, allant de la pathologie à son explication physiologique, il faudra tâcher de comprendre comment celle-ci peut passer pour le fondement théorique de l'explication des dérèglements passionnels dans *La Religieuse*, et quel est son rôle discret dans l'économie romanesque.

---

1 – Toutes nos citations de *La Religieuse* sont extraites de l'édition d'Annie Collognat-Barès (Paris, éditions Pocket, coll. « Lire et voir les classiques », 1997). On utilise l'abréviation LR, suivie du numéro de page. Voir aussi : « Je n'épargnai rien pour leur persuader que ce n'était ici une démarche ni d'intérêt ni de passion » (LR, 89-90).

2 – On peut bien sûr refuser de croire à cette non passion déclarée ou lui chercher des motifs inavoués. Reste qu'il convient de noter l'originalité d'un tel discours dans un roman du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'on risque de gommer en refusant ainsi de prendre à la lettre ce qui est écrit.

La première fois que le mot « passion » est utilisé dans *La Religieuse*, où il n'est pas très présent, c'est par opposition à « conscience ». Il s'agit de la scène où, ayant, par l'intermédiaire du père Séraphin, avoué à Suzanne, qui s'en doutait, que M. Simonin n'est pas son père, M<sup>me</sup> Simonin justifie sa conduite à l'égard de Suzanne, qui consiste à priver celle-ci de tous les avantages réservés à ses sœurs et à faire tout le possible pour l'enfermer définitivement dans un couvent. M<sup>me</sup> Simonin dit alors :

Il y a longtemps que la passion qui me soutenait s'est éteinte. La conscience a repris ses droits (LR, 55).

Les lignes suivantes démentent d'ailleurs son propos, puisqu'elle parle encore du « monstre » qui l'a abandonnée avec une indignation décrite selon tous les signes extérieurs qui peuvent qualifier le personnage romanesque en proie à la passion<sup>3</sup>.

Cet antagonisme de la passion égarée et d'une conscience aux motifs à la fois religieux et légaux – il s'agit de ne pas spolier les filles légitimes – produit les malheurs de Suzanne et la désigne comme victime à sa naissance même. Comme cet antagonisme est lui-même une production sociale qui reflète les idées de la société sur les mœurs, on peut dire que les malheurs de Suzanne s'enracinent dans un état de la société qui fait du rapport passionnel une source de malheur. Le réseau des termes utilisés dès les premières pages dit bien l'état des mœurs :

Peut-être mon père avait-il quelque incertitude sur ma naissance. Peut-être rapelais-je à ma mère une faute qu'elle avait commise et l'ingratitude d'un homme qu'elle avait trop écouté (LR, 36).

Les termes disent la passion sous le registre de la tromperie, de la faute et du malheur. Ils disent aussi la contagion du malheur. L'innocente reçoit la haine pour la faute qu'elle n'a pas commise et dont elle est le fruit. La détestation du père envers la mère aussi bien que celle de la mère pour son ancien amant tombent sur la fille :

Je ne vous vois jamais à côté de lui sans entendre ses reproches. Il me les adresse par la dureté dont il en use envers vous [...] Vous me rappelez une trahison une ingratitude si odieuse de la part d'un autre que je n'en puis supporter l'idée. Cet homme se montre sans cesse entre vous et moi. Il me repousse, et la haine que je lui dois se répand sur vous (LR, 54-55).

Ces mécanismes de transfert, de circulation du mal et de la culpabilité ne sont pas sans renvoyer, sous la plume de Diderot, aux idées mortifères chré-

---

3 – « Son visage s'altéra, ses yeux s'allumèrent; l'indignation s'empara de son visage. Elle voulait parler, mais elle n'articulait plus; le tremblement de ses lèvres l'en empêchait. » (LR, 55) Tous ces signes sont le portrait type du passionné. Ils expriment « les mouvements violents qui se passaient en elle. » (Ibid.).

tiennes selon lesquelles les enfants héritent des pêchés des parents et doivent en racheter les fautes<sup>4</sup>.

Il est bien connu que *La Religieuse* est une dénonciation des couvents. Mais il convient d'ajouter, pour en percevoir tout le sens, que le couvent y est constamment décrit comme un élément d'un système total, qui est celui de la société française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette société tout entière a besoin du couvent, il est le symptôme de ses dysfonctionnements les plus graves en même temps qu'il assure une fonction indispensable :

C'est la sentine où l'on jette le rebut de la société (LR, 121).

C'est pourquoi la peinture du couvent doit être précédée de la description des causes de l'enfermement de Suzanne. La faute, la honte, le rejet de la fille par la mère : toutes ces causes renvoient à un état de la société et de la famille en particulier opposé à la nature ; la passion n'y peut être que criminelle, et l'on doit sacrifier un enfant douteux à la préservation des liens légitimes. Ce renversement de la nature est thématiquement sur un mode discret dès la première page. Les avantages naturels de Suzanne (agrément de l'esprit et de la figure, caractère et talents) sont autant de causes d'affliction pour ses parents, Suzanne regrette de n'être pas laide et bête comme ses sœurs :

Ce que la nature et l'application m'avaient accordé d'avantages sur elles devant pour moi une source de chagrins (LR, 36).

C'est sur fond de ce retournement de la nature que se déroule la trajectoire tragique de Suzanne, qui va d'un enfermement à l'autre. Si elle sort du couvent, c'est pour trouver une nouvelle « prison » (LR, 49, 57) chez ses parents ; elle est toujours « renfermée » (LR, 61) ; si elle retourne au couvent, c'est pour aller jusqu'à la prison dans la prison, l'*in pace* (LR, 80-81). Le couvent est le lieu de l'aliénation la plus grande : le prononcé des vœux se fait sous les signes de la nécessité, de la stupidité, de la maladie, de l'absence de soi (LR, 65-67). Il s'identifie à un « arrêt de mort » (LR, 58), car le couvent est négation de la vie naturelle. Mais, en cela même, il n'est pas tant l'opposé de la société que son expression même.

Autant Otaïti propose une équivalence de la nature, de la vérité et du bon, autant *La Religieuse* est placée sous le signe du faux<sup>5</sup>. La société du faux (faux liens sociaux, fausse affection, etc.) trouve son expression exacerbée dans le couvent, où le code religieux, mieux encore que le code social, impose à tous un système du faux. Diderot en déchiffre l'expression jusque dans les comportements, les attitudes, les visages. Même les plus honnêtes sont doubles, se forgent un maintien d'emprunt, comme le P. Lemoine, aimable quand il s'ou-

4 - « Songez, mon enfant, que le sort de votre mère dans l'autre monde dépend beaucoup de la conduite que vous tiendrez dans celui-ci : Dieu qui voit tout m'appliquera dans sa justice tout le bien et tout le mal que vous ferez » (LR, 69).

5 - Pour de plus amples développements sur cette question, je me permets de renvoyer à : Colas Duflo, *Diderot philosophe*, Champion, 2003 (pp. 426-445).

blie, sévère quand il y pense (LR, 179). Tous ces corps sont composés, tiraillés dans leurs attitudes entre la nature et la contrainte. Ils expriment dans la chair même la fausseté dans laquelle tous vivent, et le faux système de valeurs, contraire à la nature, qui pèse sur eux. Or, c'est ce système qui invente des crimes et qui produit des criminels. Par exemple, il fait un crime de la passion non naturelle de la supérieure d'Arpajon, qu'il a pourtant lui-même contribué à produire en interdisant le cours naturel des passions et en criminalisant les passions naturelles. Le couvent est production de la folie :

Quand on s'oppose au penchant général de la nature, cette contrainte la détourne à des affections dérégées qui sont d'autant plus violentes qu'elles sont moins fondées ; c'est une espèce de folie (LR, 197).

Parce que la fausseté conventuelle est dans son fondement décalage entre deux codes, celui de la nature et celui de la religion, elle s'exprime de façon particulièrement saillante dans le langage. Tout le vocabulaire religieux est à « *contresens* » (LR, 47) pour Suzanne. Les religieux tiennent un discours perpétuellement faussé, dénigrant le monde qu'ils aiment et vantant leur état qu'ils détestent (LR, 40). Le décalage entre ce qui est dit et ce qui est fait est constant. La méditation sur les effets du langage parcourt tout le texte en filigrane. Car le mensonge religieux produit des résultats concrets : il perpétue le malheur (terrestre... et éternel), dont le plus frappant symptôme est la maladie mentale. Ce passage de la santé à la folie n'est que l'un des renversements de la nature mis en scène par le texte. D'autres renversements lui font écho. Par exemple le passage des religieuses de la docilité et de la douceur à la férocité et à la méchanceté, anticipé par la mère de Moni<sup>6</sup>, témoigne à quel point l'être humain, coupé des relations sociales normales et transformé par les conditions non-naturelles de l'enfermement, peut se métamorphoser. Les détournements de la sexualité naturelle sont un autre exemple. Car l'homosexualité féminine est ici décrite, au même titre que la férocité, comme une autre perversion des passions naturelles, un autre détournement<sup>7</sup> qui participe de la même logique. Elle est, à l'instar de tous les détournements de la nature, production du malheur, en un double sens : produite par le malheur d'être religieuse, elle produit le malheur – la passion jalouse de la sœur Thérèse<sup>8</sup> prépare la description de la fin de la supérieure d'Arpajon.

Ces renversements de la nature trouvent leur principe dans la vie conventuelle, en tant qu'elle est inséparablement contrainte sur les corps et sur les esprits. La présentation de la sœur Sainte-Christine, dans son opposition à la

6 – « Entre toutes les créatures que vous voyez autour de moi, si dociles, si innocentes, si douces, eh bien ! mon enfant, il n'y en a presque pas une, non, presque pas une, dont je ne pusse faire une bête féroce. Étrange métamorphose pour vie sociale. » (LR, 98).

7 – « En vérité, c'était comme un amant. » (LR, 151).

8 – « Je serai malheureuse pour toujours. » (LR, 153).

mère de Moni tisse ainsi un réseau de termes emblématiques : « *superstitions* », « *troubles* », « *persécutions* », « *calomnies* », « *exercices de pénitences qui se font sur le corps* », viennent s'opposer à « *corps sain* » et « *esprit serein* » (LR, 70). Ainsi tout le mouvement qui anime l'institution conventuelle se présente-t-il comme un mouvement contre la vie, qui produit l'altération de la santé, la mélancolie, la tentation de la mort, les tourments...

L'emblème de ces effets du couvent est posé d'emblée dans une image qui les résume tous et qui fait office de scène primitive. Celle de la folie, conséquence de l'enfermement, qui se nuit à elle-même, ce qui est exactement le contraire du mouvement naturel fondamental qui est pour tout être de se conserver dans son être et d'augmenter sa puissance d'agir – le *conatus*. L'icône hideuse de la religieuse folle échappée hante toute la narration de Suzanne.

Il arriva un jour qu'il s'en échappa une de ces dernières de la cellule où on la tenait renfermée. [...] je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtement. Elle traînait des chaînes de fer, ses yeux étaient égarés; elle s'arrachait les cheveux; elle se frappait la poitrine avec les poings; elle courait. Elle hurlait; elle se chargeait elle-même et les autres, des plus terribles imprécations. Elle cherchait une fenêtre pour se précipiter. La frayeur me saisit. Je tremblais de tous mes membres (LR, 41-42).

Il est clair que, pour Diderot, tous ces dérèglements ont leur explication naturelle, et même physiologique. Ils sont la conséquence de la violence faite à la nature, qui est en chaque animal puissance de vie. Par nature, les êtres humains sont liés et ce lien naturel se marque dans la physiologie même; les organes sexuels attestent la naturalité de ce lien<sup>9</sup>. Comme le corps est un équilibre, la privation de ce qui lui est nécessaire entraîne nécessairement des déséquilibres, qui se marquent dans des altérations physiques et mentales – puisque, pour un matérialiste, c'est tout un.

Il y a là une constante de la pensée de Diderot, dont le jugement, partagé par nombre de ses contemporains, peut s'appuyer sur la science de son temps. Les contributions des médecins vitalistes à l'*Encyclopédie* vont en ce sens. De ce point de vue, on peut se reporter par exemple à l'article MARIAGE de Ménuret de Chambaud, qui explique que, dès lors que l'organisme prépare la semence, son excrétion est nécessaire et sa rétention est un état contre nature qui introduit un désordre nuisible dans l'organisme. Il soutient ainsi que, chez les femmes, et les jeunes filles en particulier, la plupart des désordres psychologiques (vapeurs, affections hystériques, mélancolie...) sont une conséquence de la privation des rapports sexuels.

Ces maladies sont très communes dans ces vastes maisons qui renferment un grand nombre de filles qui se sont obligées par devoir et par état de garder leur

---

9 – Voir, Colas Duflo, *Diderot philosophe*, Champion, 2003 (réf. à préciser sur épreuves).

virginité. Le mariage [entendu ici « sous le point de vue où il est synonyme à coït »] est dans tous ces cas utile, ou même nécessaire pour prévenir tous ces accidents: il peut même, quand ils sont déjà formés, les dissiper; et c'est souvent le seul secours dont l'efficacité soit assurée (art. MARIAGE, X, 116).

Le conseil du médecin est donc, dans un texte qui n'est pas clandestin, de marier les religieuses, au sens purement physique qu'il donne au mot mariage! La nature humaine est ainsi faite, dans sa physiologie même, que la société contre nature du couvent, en particulier la privation des rapports sexuels qu'elle implique, produit nécessairement les désordres qu'on peut constater.

Cette doctrine qui, pour Diderot, est à n'en pas douter l'explication théorique vraie des différents désordres décrits par Suzanne, est présente dans le texte même de *La Religieuse*. Mais de façon discrète, en partie indirectement, par les moyens de la narration, pour ne pas désorganiser l'ordre propre au romanesque. C'est du moins ce que nous allons tâcher d'établir à présent.

Un des éléments qui caractérise le personnage de Suzanne et qui contribue à sa fonction de révélateur par contraste, est la formidable puissance de vie dont elle témoigne dans cet univers mortifère. Sous cet aspect, elle représente la nature même. Elle ne cesse de dire qu'elle n'a pas de goût pour la vie religieuse, qu'elle ne veut pas l'être, qu'elle ne peut promettre pauvreté, chasteté et obéissance, sans jamais énoncer pour tous ses refus d'autre raison que le désir de vivre lui-même. Cette puissance de vie se manifeste à la fois dans ses discours<sup>10</sup> et dans son corps même: elle se tire de sa grande maladie alors même qu'elle ne demande plus à vivre (LR, 131). Cette volonté naturelle et presque organique rend Suzanne imperméable aux transformations que l'institution aliénante fait subir aux individus. Elle en révèle par contraste le caractère contre-nature: le couvent est une fausse société qui s'est construite sur le fondement même du refus de la nature sociable de l'homme, telle qu'elle est physiologiquement inscrite en chacun. Par sa présence même, Suzanne fait apparaître la société conventuelle comme anti-nature et puissance de mort.

Mais ce contraste révélateur et suggestif ne serait pas en lui-même assez parlant s'il n'était accompagné d'une objectivation explicite de l'opposition entre la nature et le couvent. Celle-ci est énoncée à plusieurs reprises dans des moments cruciaux du texte. Elle apparaît en premier lieu dans le mémoire de M. Manouri (venant s'intercaler entre les épisodes de persécutions et leur succès, et en effet, on voit mal comment un texte contre les couvents qui ne contient aucun argument pour faire libérer Suzanne pourrait avoir une quelconque efficacité. C'est qu'il vise une efficacité autre, interne à la stratégie narrative de Diderot.

---

10 - « Je veux, Madame, que vous ordonniez qu'on me fasse vivre. » (LR, 99).

Ce mémoire évoque tout d'abord des considérations d'ordre religieux, utilisant des arguments connus depuis la Réforme et soulignant que le christianisme authentique n'a pas institué les couvents. Il ajoute, conformément aux leçons les plus répandues au XVIII<sup>e</sup> siècle des tenants de la religion naturelle qui privilégient l'orthopraxie sur l'orthodoxie, qu'en toute rigueur les bonnes actions valent mieux que les prières. Il mentionne aussi des raisons politiques: les couvents, dépourvus d'utilité publique, nuisent à la fécondité et, dans un état bien gouverné, il devrait être très difficile de devenir religieuse. Mais surtout, M. Manouri en vient à des considérations anthropologiques et philosophiques. L'existence même des couvents implique des vœux contraires à la nature humaine. L'homme est naturellement sociable et inconstant et on voudrait qu'il promette pour toujours de se couper de la société. M. Manouri précise que cette idée d'homme sociable doit recevoir un contenu physiologique. L'homme, c'est l'organisme même :

Ces vœux, qui heurtent la pente générale de la nature, peuvent-ils jamais être bien observés que par quelques créatures mal organisées en qui les germes des passions sont flétris, et qu'on rangerait à bon droit parmi les monstres, si nos lumières nous permettaient de connaître aussi facilement et aussi bien la structure intérieure de l'homme que sa forme extérieure? (*LR*, 119).

L'homme a dans sa physiologie même, sa « structure », la marque de cette sociabilité naturelle. Ces conditions matérielles, organiques, sont les germes des passions (on voit que le passionnel trouve ici une explication naturaliste). Celui à qui la vie conventuelle convient parfaitement révélerait à la dissection (si elle était possible) qu'il lui manque quelque chose, que son organisme est mal organisé, bref, qu'il est un monstre, au sens le plus rigoureux où l'on appelle « monstre » toute créature non conforme à la norme habituelle de son espèce et incapable de se reproduire. Or, les fonctions animales qui, par nature, rapprochent les êtres humains bien conformés les uns des autres, les germes physiques des passions, ne peuvent ni s'éteindre ni se satisfaire dans l'enfermement du couvent. Comme elles ne peuvent non plus se distraire dans le mouvement de la vie sociale, elles développent dans l'individu des passions non naturelles qui prennent des proportions démesurées et qui vont toutes contre la vie. Maladies, passions dénaturées, vicissitudes de l'âme, mélancolie, folie, méchanceté, amour sans objet ou détourné de son objet naturel, pratiques de macération: tout cela est conséquence de la violence faite à la nature.

La nature révoltée d'une contrainte pour laquelle elle n'est point faite, brise les obstacles qu'on lui oppose, devient furieuse, jette l'économie animale dans un désordre auquel il n'y a plus de remède (*LR*, 119).

On peut relire le mémoire de M. Manouri, comme son vocabulaire – assez déplacé dans un texte qui devrait être judiciaire – y invite, à la lumière des articles médicaux de l'*Encyclopédie*, et en particulier ceux de Ménuret de

Chambaud, auteur de l'important article ÉCONOMIE ANIMALE, qui souligne combien toutes les fonctions du corps humain participent d'un équilibre, fait d'action et de réaction, entre toutes les parties, la vie et la santé consistant en l'exercice harmonieux de ces fonctions organiques. La mélancolie, la pâleur, le dégoût, les vapeurs, doivent être considérés comme des symptômes qui témoignent du désordre dans l'économie animale. Les délires mélancoliques expriment la façon dont le cerveau du mélancolique est affecté par un dérangement qui trouve sa source dans le bas ventre et qui cause, à partir de la région épigastrique, un trouble du diaphragme, point d'équilibre de l'organisme et, de là, un désordre général.

Faire vœu de chasteté, c'est promettre à Dieu l'infraction constante de la plus sage et de la plus importante de ses lois (LR, 120).

Et, lorsque ces lois sont inscrites dans le corps même, cette infraction se paie: « gêne [...], dégoût [...], vapeurs, [...] servitude et [...] despotisme, [...] passions couvées dans le silence, [...] cruauté » sont « l'histoire de ces asiles » (LR, 119). Ainsi le discours de M. Manouri présente-t-il, de façon ramassée, l'explication complète des désordres que *La Religieuse* dépeint. Il les ramène à leur principe premier, la violence faite à l'organisation.

Ce mémoire trouve un premier écho en un autre moment crucial, qui vient ponctuer la première période des tendresses de la supérieure d'Arpajon. Il y a là une symétrie de structure qui vient souligner pour le lecteur le fait que, aussi différents soient-ils – et ils semblent même inverses puisque l'amour succède à la cruauté – ces deux désordres ont cependant le même principe.

Voilà l'effet de la retraite. L'homme est né pour la société. Séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son cœur, des pensées extravagantes germeront dans son esprit comme les ronces dans une terre sauvage. Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce; dans un cloître où l'idée de nécessité se joint à celle de servitude, c'est pis encore: on sort d'une forêt, on ne sort plus d'un cloître; on est libre dans une forêt, on est esclave dans le cloître (LR, 154).

On remarquera ici que l'explication par les causes (« voilà l'effet de la retraite ») est ici générale (« l'homme est né pour la société ») et dépourvue de son fond physiologique. C'est qu'elle est placée sous la plume de Suzanne, et qu'il peut déjà paraître fort invraisemblable que cette jeune fille qui se dit sans cesse innocente et ignorante de tout se livre soudainement à une tirade philosophique sur l'homme sociable. Mais d'un côté, il est nécessaire à l'ordre romanesque que cette explication soit présente, même sous une forme rapide et générale, pour rappeler les thèses du mémoire de M. Manouri et les appliquer à la nouvelle situation. En même temps, d'un autre côté, on voit bien dans le caractère invraisemblable de ce passage rapporté à la narratrice, et Diderot le perçoit certainement, les limites nécessaires à apporter à l'explication par les causes dans un roman: l'analyse causale des passions ne peut

avoir lieu pleinement, car elle risque à tout moment de faire perdre sa crédibilité à l'ordre romanesque.

Cette explication générale, qui intervient dans les commencements de l'affection de la supérieure et qui fait des désordres psychologiques une conséquence de la retraite, trouve un dernier écho dans une application particulière au cas de la supérieure, au point culminant de sa folie. Il revient à Dom Morel de l'énoncer, en même temps qu'il montre que les réactions différentes au désespoir de l'enfermement tiennent beaucoup à la nature de l'organisme du sujet qui y est soumis :

Elle n'était pas faite pour son état ; et voilà ce qui en arrive tôt ou tard. Quand on s'oppose au penchant général de la nature, cette contrainte la détourne à des affections dérégées, qui sont d'autant plus violentes qu'elles sont mal fondées ; c'est une espèce de folie (LR, 197).

Lorsqu'on connaît par ailleurs la pensée de Diderot, il n'est pas étonnant que l'explication physiologique des dérèglements du passionnel, dans cette société du faux et de la contrainte qu'est exemplairement le couvent, soit présente dans *La Religieuse*. Tout, dans le roman, pourrait donner matière à une telle explication, qui se trouve souvent développée dans d'autres textes de Diderot : le passage de *Sur les femmes* concernant la férocité épidémique dans les couvents, les articles de l'*Encyclopédie* – ceux de Ménuret cités plus haut, mais aussi ceux de Diderot, comme MACÉRATION ou CÉLIBAT – le *Supplément au Voyage de Bougainville*, ou encore tel passage de *Jacques le Fataliste* qui semble échappé de *La Religieuse*<sup>11</sup>.

Mais, précisément, ce passage n'est pas dans *La Religieuse*, non plus que ces articles de l'*Encyclopédie* ou ces textes sur les couvents qu'on trouve par ailleurs dans l'œuvre. Et ce qui doit plutôt être remarqué, ce n'est pas tant la présence de cette explication physiologique que sa discrétion. L'explication causale physiologique est peut-être l'assise théorique, conforme à la pensée matérialiste, du roman, mais n'est pas son assise narrative. Aussi n'est-elle présente qu'en pointillés, pour ceux qui savent lire.

On touche là à la différence entre l'analyse philosophique des passions, qui est recherche d'une explication générale par les causes des différents mouvements passionnels, et l'analyse romanesque des passions, qui est description de ces mouvements et récit narratif, en mouvement, suivant les mouvements mêmes de ces passions. Il semble que l'une et l'autre doivent avoir lieu, que l'une et l'autre aient leur validité propre, mais que l'une et l'autre ne puissent

11 – « Il vient un moment où presque toutes les jeunes filles et les jeunes garçons tombent dans la mélancolie ; ils sont tourmentés d'une inquiétude vague qui se promène sur tout et qui ne trouve rien qui la calme. Ils cherchent la solitude, ils pleurent, le silence des cloîtres les touche, l'image de la paix qui semble régner dans les maisons religieuses les séduit. Ils prennent pour la voix de Dieu qui les appelle à lui les premiers efforts d'un tempérament qui se développe, et c'est précisément lorsque la nature les sollicite qu'ils embrassent un genre de vie contraire au vœu de la nature. L'erreur ne dure pas ; l'expression de la nature devient plus claire, on la reconnaît, et l'être séquestré tombe dans les regrets, la langueur, les vapeurs, la folie ou le désespoir. » (*Jacques le fataliste*, in *Œuvres*, Robert Laffont, Paris, 1994, t. II, p. 841).

avoir lieu ensemble. Ce dernier point doit cependant être nuancé pour saisir plus finement le rôle respectif dans le roman de l'analyse philosophique et de l'analyse romanesque des passions.

En réalité, il faut comme on l'a vu que l'explication physiologique des passions soit présente dans le roman, faute de quoi on ne saisirait pas l'étendue de la violence faite à la nature par la société en général et par le couvent en particulier. Mais il faut en même temps qu'elle soit discrète, car l'autobiographie de Suzanne ne tiendrait pas si elle se lançait dans cette explication par les causes, comme le prouve le moment limite où elle livre comme sienne une réflexion qui suppose toute une anthropologie philosophique. On peut relire sous cet angle la fameuse « question aux gens de lettres » qui termine la « préface-annexe » (LR, 245). « Cela est bien vrai... » peut s'entendre en deux sens. La phrase peut signaler l'adhésion due à la conviction rationnelle, celle que voudrait produire le mémoire de M. Manouri : c'est la vérité du roman. Elle peut aussi signaler l'adhésion subjective produite par l'illusion romanesque – Diderot pleure des récits qu'il compose lui-même tout en se réjouissant d'écrire la plus effrayante satire des couvents : c'est la vérité romanesque.

Ce que montre encore la présence discrète de l'explication physiologique des dérèglements, rationnelle et argumentative, dans l'ordre même du narratif, c'est que la vérité du roman n'est pas la vérité romanesque, mais qu'il faut tout de même que les deux existent ensemble car, d'une certaine façon, en filigrane, la deuxième se nourrit encore de la première.